

## Langue française et histoire algérienne : la voix littéraire et poétique d'Ahmed Bencherif

\*\*\*\*

### French Language and Algerian History: The Literary and Poetic Voice of Ahmed Bencherif

\* HEDDOUCHE Ourida

Université Mohamed Khider de Biskra (Algérie)

Mohamed Khider University of Biskra (Algeria)

(Laboratoire SEPRADIS)

(SEPRADIS Laboratory)

Email: [ourida.heddouche@univ-biskra.dz](mailto:ourida.heddouche@univ-biskra.dz)<sup>1</sup>

d/dep: 15/09/2025

d/ acc.. 05/12/2025

d/ pub 02/03/2026

#### Résumé :

La littérature algérienne d'expression française constitue un espace privilégié pour explorer les articulations entre mémoire historique, identité culturelle et création littéraire. C'est dans cette perspective que s'inscrit cet article, qui présente un entretien inédit avec l'écrivain et poète algérien Ahmed Bencherif, témoin de la guerre d'indépendance et auteur d'une œuvre profondément marquée par l'exil, la résistance et la transmission. Réalisé en juillet 2025 selon une approche semi-directive, l'entretien s'articule autour de cinq axes : parcours de vie et vocation littéraire, mémoire historique et écriture du passé, langue et poétique personnelle, engagement et réception de l'œuvre, transmission et postérité. Considéré comme un document scientifique autonome, il permet un accès direct à la parole de l'auteur. Inscrit dans le cadre des études postcoloniales (Edward Saïd et Homi Bhabha) et des théories de la mémoire, notamment la notion de « lieux de mémoire » développée par Pierre Nora, l'entretien met en lumière une écriture à la fois engagée et profondément sensible. Les propos de Bencherif révèlent une double dynamique créatrice : d'une part, une volonté de réhabiliter les fragments oubliés de l'histoire algérienne ; d'autre part, une démarche esthétique où la langue française devient un outil de réappropriation critique, de réparation symbolique et de construction identitaire. Cette contribution offre un éclairage significatif sur la littérature algérienne contemporaine d'expression française.

**Mots-clés :** histoire algérienne, langue française/langue d'écriture, littérature algérienne francophone, roman historique, mémoire, identité

---

\* HEDDOUCHE Ourida. [ourida.heddouche@univ-biskra.dz](mailto:ourida.heddouche@univ-biskra.dz)

**Abstract:**

Algerian literature in French represents a privileged space for exploring the intersections between historical memory, cultural identity, and literary creation. This article is situated within this perspective, presenting an unpublished interview with the Algerian writer and poet Ahmed Bencherif, a witness of the War of Independence and the author of a body of work deeply marked by exile, resistance, and the transmission of memory. Conducted in July 2025 using a semi-structured approach, the interview is organized around five thematic axes: life trajectory and literary vocation, historical memory and writing the past, language and personal poetics, engagement and reception of the work, and transmission and posterity. Considered an autonomous scientific document, it provides direct access to the author's voice. Framed within postcolonial studies (Edward Saïd and Homi Bhabha) and memory theories, particularly Pierre Nora's notion of «sites of memory», the interview highlights writing that is both engaged and profoundly sensitive. Bencherif's statements reveal a dual creative dynamic: on the one hand, a commitment to preserving forgotten episodes and voices from Algerian history; on the other, an aesthetic approach in which the French language becomes a tool for critical appropriation, symbolic restitution, and identity construction. This contribution offers significant insights into contemporary Algerian literature in French.

**Keywords :** algerian history, french language / language of writing, francophone algerian literature, historical novel, memory, identity

**Introduction**

La littérature algérienne d'expression française, dans sa pluralité de formes et de trajectoires, n'a cessé de questionner des rapports complexes entre histoire, mémoire, identité et langue. Dans ce contexte, l'œuvre d'Ahmed Bencherif, bien que peu médiatisée, constitue un jalon singulier. Poète, romancier, conférencier, né à Ainsefra en 1946, il a traversé les épreuves de la guerre d'indépendance, d'exil, puis une carrière dans l'administration avant de se consacrer tardivement à la publication de ses textes. Ses écrits, oscillent entre roman historique (*Margueritte Tomes 1 et 2, 2008, 2009*), poésie philosophique à portée universelle (*La Grande ode, 2008; Odyssée, 2010*) et critiques sociales (*Hé! Hé! Hé! c'est moi qui l'ai tué, 2013*), proposent une lecture à la fois sensible et informée du passé algérien. Ce corpus, encore peu étudié, s'impose pourtant comme une contribution importante à la compréhension des rapports entre littérature, mémoire et histoire en Algérie.

L'œuvre d'Ahmed Bencherif invite à interroger un double paradoxe : comment un écrivain algérien, formé en langue française et témoin d'une histoire coloniale douloureuse, parvient-il à transformer cette langue en instrument de

réappropriation mémorielle et de reconstruction identitaire ? Et dans quelle mesure sa démarche littéraire ( entre roman et poésie ) participe-t-elle à la constitution de « lieux de mémoire » (Nora, 1997) où s'articulent mémoire historique, identité culturelle et engagement poétique ?

À travers cette interrogation, se pose également la question plus large du statut de la langue française dans l'imaginaire littéraire algérien : entre héritage postcolonial, espace d'altérité et instrument de libération symbolique.

L'objet de cet article est de proposer un entretien approfondi avec un auteur engagé dont l'œuvre, à la croisée de la mémoire, de l'histoire et de la poésie, interroge les tensions linguistiques et identitaires en contexte algérien. Cet entretien, mené dans le cadre d'une recherche universitaire, a pour objectif principal de donner accès à la parole de l'écrivain et de documenter son rapport à la langue, à l'histoire et à la création littéraire. Il poursuit plusieurs objectifs particuliers :

- ✓ Explorer les dimensions mémorielles, linguistiques, poétiques et historiques de son œuvre, à travers le récit de sa trajectoire personnelle et intellectuelle ;
- ✓ Comprendre la fonction de la littérature comme acte de résistance et de transmission dans le contexte postcolonial algérien.
- ✓ Contribuer aux débats actuels sur les langues et les écritures en Algérie.

Cet entretien s'inscrit dans un cadre théorique interdisciplinaire croisant les apports des théories de la mémoire littéraire collective (Halbwachs, 1950 ; Nora, 1997) permettant d'appréhender l'écriture comme un lieu de reconstitution du passé et de médiation entre mémoire individuelle et mémoire nationale ; des études postcoloniales (Saïd, 1978; Bhabha, 1994 ; Ashcroft, Griffiths & Tiffin, 2002) pour examiner les stratégies d'appropriation et de subversion de la langue du colonisateur ; et de la sociolinguistique littéraire (Blanchet, 2000 ; Calvet, 2010) afin de comprendre comment la langue devient, chez Bencherif, un espace de négociation identitaire et esthétique.

Ainsi, cet entretien vise non seulement à valoriser une parole littéraire singulière, mais aussi à nourrir la réflexion critique sur les dynamiques de l'écriture postcoloniale d'expression française en Algérie. Il constitue un témoignage de première main sur la manière dont un écrivain algérien transforme la mémoire en matière poétique et la langue de l'Autre en instrument de liberté.

## 1. Présentation académique de l'écrivain Ahmed Bencherif

Cette présentation académique de l'écrivain, chercheur et poète Ahmed Bencherif, s'organise autour de quatre volets complémentaires: une brève biographie retraçant son parcours personnel et intellectuel, une analyse de son œuvre littéraire marquée

par un engagement mémoriel et identitaire, une synthèse de ces principales publications, ainsi qu'un aperçu de ses activités scientifiques dans les domaines de la littérature maghrébine, de l'histoire coloniale et de la francophonie.

Ahmed Bencherif est né en 1946 à Ainsefra, une ville du sud-ouest algérien connue pour sa richesse historique, culturelle et géologique. Fondée au XVI<sup>e</sup> siècle par le saint soufi Sidi Boutkhil, elle fut non seulement un haut lieu des ksour sahariens, mais également un espace d'inspiration littéraire, marqué par une géographie singulière et un passé colonial complexe. C'est dans ce creuset patrimonial que s'enracine l'univers de Bencherif, dont les œuvres sont traversées par une forte imprégnation historique, identitaire et spirituelle.

Formé au prestigieux lycée Lavigerie (institution des Pères Blancs), il s'illustra dès sa jeunesse par ses talents littéraires, qui lui valurent les surnoms évocateurs de «Ronsard du Ksar» ou encore de «poète-philosophe». Bien qu'il poursuive des études supérieures en droit administratif, c'est à la littérature que son itinéraire personnel le ramènera de manière continue, à travers essais, poésie et romans.

Auteur d'une œuvre hybride, oscillant entre poésie lyrique, roman historique et critique sociopolitique, Ahmed Bencherif a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels on peut citer *Margueritte* (tomes 1 et 2, (2008, 2009)), roman historique explorant la mémoire coloniale, *La grande Ode* (2008), vaste poème élégiaque en alexandrins, *Odyssée* (2010), *Hé! Hé! Hé! c'est moi qui l'ai tué* (2013), roman à dimension psychologique et sociale, ou encore *Gétuliya et le voyage de la mort* (2020). Il a publié également *Le procès des insurgés de Margueritte Cour d'assises de Montpellier 1902-1903* (2021) et *Margueritte revisitée, le 26 avril 1901. Tomes 1 et 2* (2021).

En parallèle de son travail littéraire, Bencherif s'est illustré dans le champ scientifique et intellectuel par sa participation à de nombreux colloques nationaux et internationaux sur la littérature maghrébine, la poésie populaire, la mémoire coloniale et les figures historiques telles qu'Isabelle Eberhardt, Bouamama, Mohamed Benyakoub ou Mohamed Ould Ali. Il fut notamment président d'une conférence internationale organisée en 2016 à la Bibliothèque nationale d'Alger, consacrée à l'engagement politique d'Isabelle Eberhardt, figure sur laquelle il milite pour une relecture épurée des fantasmes biographiques souvent véhiculés par l'historiographie coloniale. Son engagement se manifesta aussi par la revendication d'un traitement équitable des écrivains algériens francophones dans les espaces culturels internationaux.

Son œuvre s'inscrit dans une dynamique de redécouverte patrimoniale, à la croisée de l'histoire et de la littérature, prolongeant ainsi les préoccupations d'une

génération d'écrivains algériens francophones soucieux de redonner sens et épaisseur à des parcours historiques ignorés ou déformés. Dans ce cadre, *Margueritte revisitée* (2021), projet littéraire et scientifique sur la fusillade de Margueritte (26 avril 1901), illustre l'engagement de Bencherif pour une mémoire plurielle, fondée sur une recherche documentaire exigeante et une écriture interrogeant les responsabilités coloniales.

Loin d'être uniquement une voix poétique, Ahmed Bencherif est également un acteur culturel engagé dans la promotion de la francophonie en Algérie. Ainsi, il se présente comme une figure singulière de la littérature algérienne contemporaine: poète, historien amateur, romancier engagé et passeur de mémoire, dont l'œuvre mérite une attention renouvelée dans les recherches sur les littératures postcoloniales du Maghreb. Il a participé à de nombreux colloques internationaux, notamment à Oran, Batna, Tlemcen, Alger et London (Canada). Il y a abordé la littérature maghrébine, la poésie populaire, la condition humaine dans l'œuvre de Djilali Boukadir, ou encore l'engagement politique d'Isabelle Eberhardt.

## 2. Entretien avec Ahmed Bencherif

Dans le cadre de cette recherche, un entretien approfondi avec l'auteur Ahmed Bencherif a été réalisé et mené en juillet 2025, autour de cinq axes de réflexion: son parcours littéraire, son rapport à la langue française, sa vision de la mémoire historique, sa conception de l'engagement de l'écrivain et ses perspectives actuelles sur la transmission littéraire. Ahmed Bencherif a bien voulu se prêter à cet exercice dans un esprit de partage intellectuel, apportant ainsi sa voix singulière au débat universitaire sur les écritures postcoloniales, la mémoire algérienne et la place des auteurs francophones dans l'espace littéraire maghrébin. Cet échange, que nous restituons ici dans le respect de ses propos, constitue à la fois une contribution précieuse à notre travail de recherche et un éclairage sensible sur les tensions entre langue, histoire et création dans l'Algérie contemporaine.

### 2.1. Parcours de vie et vocation littéraire

**Ourida HEDDOUCHE :** Vous êtes né à Ainsefra en 1946, ville marquée par l'histoire coloniale et la figure d'Isabelle Eberhardt. Quel rôle joue ce territoire dans votre imaginaire littéraire ?

**Ahmed BENCHERIF :** Le Territoire d'Ainsefra s'identifie par le chapelet des ksour et leur chaîne de montagnes. Il représente en premier lieu la résistance multiforme. Elle est d'abord psychologique et s'illustre par la résistance dans l'adversité, qui remonte à la haute antiquité au temps des Getules qui étaient les ennemis redoutables de Rome. Elle est ensuite liée au milieu physique hostile où

l'individu doit pourvoir à sa subsistance à partir du sol aride et du climat continental.

**Ourida HEDDOUCHE** : Vous avez connu l'exil et la guerre durant votre jeunesse. De quelle manière ces expériences ont-elles influencé votre vocation d'écrivain ?

**Ahmed BENCHERIF** : L'exil forcé au Maroc par l'armée française pendant notre guerre de libération m'avait permis de m'initier à l'écriture sur le drame de notre peuple. En effet, j'écrivais des articles longs de huit à dix pages sur notre glorieuse armée de libération nationale, nos combattants, les camps de concentration érigés par les troupes françaises jusque dans le propre territoire d'Ainsefra. Mes textes étaient corrigés par notre professeure de français qui m'encourageait dans cette voie. C'était un mini collège français, car nous n'étions pas admis à l'enseignement général de l'État marocain. Cette exclusion était très douloureuse pour moi.

**Ourida HEDDOUCHE** : Vous avez débuté très tôt l'écriture de nouvelles et de romans dans les années 1970, mais ces premiers textes sont restés inédits. Comment expliquez-vous ce choix tardif de publication à partir de 2008 ?

**Ahmed BENCHERIF** : En effet, vers les années 1970, c'est-à-dire de jeunesse, j'écrivais de la poésie et j'avais composé un recueil dont je n'avais pas pu sauvegarder le manuscrit. Cependant, dans les années 1980, j'avais entrepris un roman fiction sur la décolonisation de l'Afrique. Pour cette deuxième expérience, je n'avais pas trouvé un lecteur témoin qui puisse me corriger et m'orienter dans mes choix et mes recherches littéraires. Cependant, je lisais beaucoup, quatre à cinq livres par semaine. Mes auteurs préférés étaient : Honoré de Balzac pour la description du détail, Émile Zola pour la détresse sociale, Dostoïevski pour la psychologie du personnage, Léon Tolstoï pour la longueur du texte.

Mon choix tardif de l'aventure de l'écriture tenait surtout au facteur temps dont je ne disposais pas pour honorer mes vocations. En effet, l'administration s'accaparait de toute mon existence. Je dois aussi avouer qu'elle n'était pas tendre avec moi, sûrement à cause de mon tempérament de révolté éternel.

**Ourida HEDDOUCHE** : Comment votre formation en droit public et votre parcours professionnel (instituteur, administrateur) ont-ils façonné votre rapport à l'écriture ?

**Ahmed BENCHERIF** : Mes années d'instituteur avaient été celles de ma créativité prolifique. Ma formation en Droit public n'avait pas impacté mon style littéraire. Les rapports, compte-rendus et lettres que je composais en gardaient les traces visibles, mêmes ceux qui étaient destinés aux ministères. Mes supérieurs les appréciaient admirablement pour leur beauté, leur précision, leur longueur mesurée.

## 2.2. Mémoire historique et écriture du passé

**Ourida HEDDOUCHE** : Votre œuvre est traversée par la figure de Margueritte, et plusieurs titres y sont consacrés. Quelle place cette histoire locale occupe t-elle dans votre imaginaire ?

**Ahmed BENCHERIF** : Margueritte est mon œuvre majeure. C'est un roman historique, et donc elle est dynamique, c'est-à-dire elle dévoile ses secrets gardés, quand c'est opportune. Je peux dire en toute modestie qu'elle est originale et j'ai travaillé fort et bien à la sortir de l'ombre. La première édition, parue aux éditions de Publibook et d'Edilivre en France, a été sanctionnée par un essai historique de mon collègue Christian Pheline, intitulé *Margueritte Algérie 26 avril 1901*. Cependant, l'auteur ne répondait pas à toutes les zones d'ombre et prêtait sans preuves probantes de la tauromachie au héros Yakoub. Il m'appartenait donc de répondre à ses allégations fausses qui portaient atteinte aux valeurs de liberté et d'indépendance de notre peuple. J'avais publié alors un modeste essai *Regard critique sur Margueritte de Christian Pheline*. Cependant, ce n'était pas suffisant et je me sentais sevré par la réussite de cet auteur dont l'œuvre était postérieure à la mienne. J'avais alors entrepris un long travail de recherches documentaires pour écrire à mon tour un essai historique et j'avais publié en 2021 aux éditions l'Harmattan *le procès des insurgés de Margueritte Cour d'assises de Montpellier 1902-1903*. Cet ouvrage était mieux élaboré et davantage documenté que celui de C. Pheline. En effet, il était entré dans la recherche scientifique au laboratoire de recherches historiques à l'université Abou Bakr Bel Kaid de Tlemcen. Il a été encore mieux prime et était entré dans la recherche historique scientifique des deux universités de Cambridge au Royaume Uni et de Virginie aux États-Unis d'Amérique, sous la direction respective des Professeurs Arthur Asseraf et de Jenifer Sessions.

L'œuvre *Margueritte* impacte positivement sur mon imaginaire littéraire. Au-delà du récit événementiel historique, je dispose de larges espaces d'esthétique où j'emploie mon art littéraire pour instruire le lecteur sur les traditions de la société au double niveaux du label quotidien des hommes et des femmes dans leurs foyers. La psychologie des personnages réels n'étant pas révélée dans le peu de données historiques dont je disposais, je faisais appel à mon génie créatif pour donner, au récit, l'intrigue, le suspens, la beauté des paysages, la perception de l'amour à cette époque et cetera. Bien entendu, je ne manquais pas de mettre en lumière les caractéristiques constructives de la personnalité algérienne : générosité, dignité, liberté, l'art de la guerre...

**Ourida HEDDOUCHE** : L'histoire locale semble être un fil conducteur de votre œuvre. Pensez-vous qu'elle est négligée dans les récits nationaux algériens? Et quelle est, selon vous, la responsabilité de l'écrivain face à l'histoire?

**Ahmed BENCHERIF** : L'histoire locale nous intéresse en particulier, parce qu'elle traite du passé récent ou lointain de notre terroir. C'est elle qui nous pousse à aller vers l'histoire nationale, s'y intéresser, l'aimer, la faire connaître.

La responsabilité de l'écrivain est primordiale par rapport à l'histoire. On trouve si peu ou presque peu de Prix Nobel en histoire et énormément en littérature. Un essai historique est froid. Il nous donne des statistiques, il relate l'événement. Un roman historique nous raconte l'histoire sous le drame qu'elle génère inéluctablement. C'est cette différence majeure qui intéresse le lecteur.

**Ourida HEDDOUCHE** : En 1983, vous avez rédigé une biographie de Bouamama. Pourquoi ce personnage vous a-t-il paru important à faire connaître ?

**Ahmed BENCHERIF** : A partir de 1980, il y a eu un formidable élan de prospection du passé de notre peuple glorieux. Je dirai qu'il y avait même une concurrence, non apparente bien sûr, entre les régions pour faire connaître leurs héros, leurs insurrections contre le colonisateur français. Ce fut ainsi que j'ai été amené à faire des recherches historiques sur Cheikh Bouamama, alors très peu connu à l'échelle nationale et même au niveau d'Ainsfra. Ce travail élémentaire élaboré avec la contribution d'amis présentait l'inventaire de ses batailles contre l'armée coloniale et une très riche bibliographie, ainsi que le recensement de ses biens meubles et immeubles en 1883, à la demande du Ministre de l'Information et de la Culture, le regretté Bessaïeh Boualem. Dieu Merci, nous avons exhumé tout son long combat et suscité des historiens à s'intéresser à ce héros national. Notre travail a été incontestablement une très large contribution à la projection de Bouamama auprès du public large ou ciblé, au plan national et international.

A partir des années 2018, des voix marocaines s'élevaient pour en revendiquer la paternité de Bouamama. A cette date, le ministère des Affaires religieuses m'avait sollicité pour piloter un colloque national sur Bouamama, alors que le premier a été organisé à Naama en 2002. Néanmoins, ce département ministériel s'était désintéressé pour des raisons que j'ignore. En 2021, le Ministère des moudjahidine a organisé un colloque national sous le haut patronage de Monsieur le président de la République, Abdelmajid Tebboune. Il avait chargé le centre de recherches historiques sur les résistances populaires et de la Guerre de libération nationale, en coordination avec le centre universitaire Salhi Ahmed de Naama. J'avais demandé alors à voir Monsieur le Wali de Naama à qui j'ai fait part de ces prétentions marocaines. Donc, j'avais présenté une conférence que Figuig, Oujda dépendaient

du territoire algérien et c'était la France qui leur avait octroyé ces territoires suivant le traité de Lalla Maghnia. Jusqu'à ce jour, les prétentions marocaines n'ont pas cessé et ils avancent un argument stupide, selon lequel Bouamama combattait les Français en Algérie pour les empêcher d'occuper le Maroc.

**Ourida HEDDOUCHE :** Vous avez aussi évoqué Lyautey et Isabelle Eberhardt. Comment expliquez-vous cette coexistence des figures antagonistes dans votre œuvre ?

**Ahmed BENCHERIF :** La nomination du général Huebrt Lyautey à la tête de la subdivision militaire d'Ainsefra en 1903 avait été précédée par une intense campagne qui décriait l'insécurité qui prévalait dans le Haut Sud-Oranais par le Parti colonial. Ce haut grade avait été pressenti à ce poste pour avoir servi sous les ordres du général Gallieni au Tokin, qui disait-on, était un pacificateur.

Le Gouverneur général Jonnart proposa au Ministre de la Guerre le général André de nommer le général Lyautey, en qualité de commandant subdivisionnaire à Aïnsefra, lequel avait été présenté à son tour comme pacificateur, c'est-à-dire créer des écoles et mater les troubles à l'ordre public. Cependant, la résistance du cheikh Bouamama était déjà essoufflée. En effet, il s'était replié dans le Touat avec le peu de combattants qui lui restaient. Certes, il y eut la grande bataille d'El Moungar en 1903. En parallèle, les brigands marocains, les Brabers Beni Guil, commettaient des pillages sur les frontières algéro-marocaines et disparaissaient.

Cette bataille qui comptait plusieurs morts et blessés dans les rangs de l'armée française, émut l'opinion coloniale qui réclamait une enquête sur l'incapacité de l'armée à assurer la paix et la tranquillité publique. Victor Barrucand, propriétaire du journal Al Akhbar, qui était président de la ligue des droits de l'homme à Paris et à Alger, jugea de réaliser une interview des blessés. Ce fut-là l'objet de la première visite d'Isabelle Eberhardt à Aïnsefra.

L'antagonisme du général Lyautey et d'Isabelle Eberhardt relevé dans mon œuvre tient principalement à deux facteurs:

- Le premier tient au caractère d'humanisme de ce haut gradé qui avait rompu définitivement avec la barbarie de l'armée d'Afrique de conquête. En effet, il lui confia pour la première fois des missions sociales : construire des écoles ou autres, l'ouverture des infirmeries militaires aux autochtones et cetera.
- Le deuxième, qui est le plus important, tient au fait que ce général, qui avait aussi des goûts littéraires, chargea une troupe pour récupérer les manuscrits d'Isabelle Eberhardt lors de la grande inondation d'Aïnsefra le 21 octobre 1904, qui avait noyé et emporté notre écrivaine. La totalité avait été récupérée et confiée à Victor Barrucand qui les avait travaillés, mis en forme et publiés.

- Le troisième, qui n'est pas moindre à mon sens, s'attache à l'enterrement d'Isabelle Eberhardt. Le général Lyautey voulait inhumer notre écrivaine au cimetière chrétien. Cependant, trois ou quatre notables dont mon grand-père qui était recteur de la zaouia taybiya, allèrent le voir et lui rappelèrent qu'Isabelle Eberhardt était musulmane et qu'à ce titre, elle devait être inhumée dans un cimetière musulman. Le général concéda à leur demande et elle fut enterrée au cimetière de Sidi Boudgema, qui dès cette date devint le lieu de sépulture de la ville toute entière pour les musulmans. En effet, le premier était à proximité du ksar antique.

Il ne resta pas longtemps à Ainsefra et fut promu général commandant la division d'Oran. Néanmoins, il passait inaperçu et courtisait les colons. Il cherchait à occuper Oujda et il sera nommé Résident général après une très courte conquête de cinq années contre l'armée marocaine. Ce fut dans ce royaume qu'il développa son génie de conquérant obéi à l'œil et au doigt.

### 2.3. Langue, style et poétique personnelle

**Ourida HEDDOUCHE** : Vous écrivez principalement en français. Que représente cette langue pour vous en tant qu'auteur algérien postcolonial, personnellement et littérairement ?

**Ahmed BENCHERIF** : Effectivement, j'écris en français. En tant qu'élève algérien sous l'occupation française, j'étais obligé d'apprendre cette langue, l'unique que l'on nous enseignait. Je dois avouer que j'excellais dans l'écriture. Mais la Guerre de libération nationale fut un choc pour moi. Dans l'exil, je me questionnais si l'apprentissage de cette langue était opportun. J'avais essayé d'apprendre tout seul l'arabe. Je n'avais pas pu. Donc j'avais continué mon apprentissage en français. Je ne saurais mieux dire que Kateb Yacine : « la langue française est un butin de guerre ». Cependant, elle représente pour moi une arme pour dévoiler la praxis abominable, violente et barbare au lectorat français d'abord. En effet, le roman historique *Marguerite* m'a hissé sur le podium des écrivains engagés et aux premiers rangs. En effet, je suis interdit de visa en France depuis 2009 où j'étais invité par mon éditeur Publibook au Salon international du livre de Paris. J'avais épuisé toutes les voies de recours sans obtenir gain de cause. L'Institut français d'El Jadida, au Maroc, avait renoncé à l'invitation qu'il m'avait adressée en 2013 ou 2014. L'Institut français de Tlemcen m'avait notifié son refus trois mois après ma demande.

**Ourida HEDDOUCHE** : Comment décririez-vous votre rapport à l'arabe, à la langue Amazigh, ou aux expressions populaires locales ?

**Ahmed BENCHERIF** : La langue arabe est toujours présente dans ma vie littéraire, en ce sens qu'elle représente ma langue maternelle. Les écrivains maghrébins, dont je suis, pensent en arabe et traduisent en français. Donc, il y a un double travail intellectuel qui est exécuté, tellement vite que l'on ne se rend pas compte.

En ce concerne la langue Amazigh, j'utilise souvent des maximes d'une anthologie poétique kabyle en ma possession, traduite en français.

S'agissant des expressions populaires locales, j'utilise souvent dans mes récits des maximes traduites cependant en français. Les éditeurs français rencontrent des difficultés au niveau de l'imprimerie. Mais, si le texte est en arabe et en français, ils n'y trouvent aucun inconvénient.

**Ourida HEDDOUCHE** : Votre poésie semble marquée par des thèmes universels, (notamment dans *Odyssée*, *La Grande ode*, *Les vagues poétiques*): quelle est votre conception de la poésie et quelles sont vos influences poétiques ?

**Ahmed BENCHERIF** : Ma poésie s'inscrit en effet dans une thématique universelle, principalement pour *l'Odyssée* et *les vagues poétiques*. Dans le premier, je traite des fléaux de l'humanité : la guerre et son drame, la famine, la paix, la bonne gouvernance, l'exil, l'amour de la patrie et du petit pays, les violences de la nature, comme les oueds et cetera. Pour le second recueil, je prends la défense de la Femme dans son quotidien, ses amours, ses ambitions, ses libertés, son label. Pour *la grande ode*, c'est surtout une histoire d'amour, comparée par mon éditeur à Elsa de Louis Aragon, avec Jocelyne comme figure inspiratrice. Ce qui fait la force de ce recueil, c'est qu'il forme un poème unique de 1400 vers en alexandrin, d'inspiration arabe antéislamique, d'où le titre *la Grande ode*.

La poésie est un havre de paix. Elle procure la sérénité à l'âme, souvent en lutte permanente avec les nouveaux modèles du progrès, toujours accéléré, parfois qui violente notre propre modèle de vie, auxquels les bonnes gens ont du mal à s'adapter dans les temps impartis. C'est aussi un moyen intellectuel pour se ressourcer et reprendre l'énergie nécessaire pour continuer mes travaux d'écriture littéraire, combien harassant. J'ai composé les deux premiers recueils au moment de l'élaboration des deux tomes de *Margueritte*. Le troisième était beaucoup plus indépendant, c'est-à-dire je lui avais consacré le temps nécessaire pour l'écrire d'un seul trait.

Mes lectures de la littérature russe m'avaient énormément imprégné et m'avaient donné cette force des mots et des images pour écrire mes poésies qui ne sont pas du tout romantiques, quoique j'admire Alphonse de Lamartine. De plus, je ne me sens pas proche de Victor Hugo. Je serais peut-être sur les pas de Pierre de Ronsard.

D'ailleurs, le Père Supérieur de l'Institution Lavigerie à Ainsefra, c'est-à-dire, le Directeur du Lycée, m'avait décerné le surnom poétique : « Ronsard du Ksar ». La ville m'appelait ainsi ou le Poète.

**Ourida HEDDOUCHE** : Quel rôle joue le rythme, l'image ou la mémoire collective dans votre travail poétique ? Comment définiriez vous votre style d'écriture : plutôt lyrique, analytique, engagé, documentaire...?

**Ahmed BENCHERIF** : Le rythme compte singulièrement dans mes compositions poétiques. C'est un chant mélodieux constant pour mes amours, plein de sensualité et de saveur, qui suscite l'émerveillement et constitue un point de mire pour la femme, fût-elle une muse ou source du coup de foudre.

L'image, quant à elle, renvoie fidèlement au tableau dépeint, soit les attributs de la femme ou les éléments de la nature déchaînés dans leur violence apocalyptique. Elle est la trame de fond des trois recueils.

La mémoire collective s'illustre principalement dans *l'Odyssée* qui est un texte d'engagement. Je cite quelques exemples extraits de ce patrimoine : l'ode à l'émir Abdelkader, l'exil, le martyr, le martyr de l'oued et cetera. Ce recueil s'intègre dans l'universalité, comme guerre et paix. Elle dénonce la guerre, principalement moderne, celle qui avait détruit l'Irak, sous les bombes américaines en 2002, qui n'avait rien épargné, ni les bunkers, ni les moyens de communication ni les réseaux de salubrité publique.

Mon style littéraire ? Est-il uniforme ? Pour ce qui est de l'œuvre de *Margueritte*, c'est un peu plus compliqué. En effet, le premier texte s'identifie comme un roman historique. C'est un acte d'engagement intellectuel. D'ailleurs, l'objectif était de répondre au président de la république française, Nicolas Sarkozy et au Parlement français qui avaient adopté la loi qui faisait l'apologie du colonialisme français en Algérie. Mon texte dénonçait le colonialisme français, en s'appuyant sur la praxis coloniale qui était mise en œuvre, soit pour la dépossession des fellahs de leurs terres, de la politique coloniale qui consistait à instaurer l'analphabétisme et le perpétuer, l'instauration d'un régime juridique d'exception dans lequel était confiné notre peuple, la dislocation de la tribu pour la déposséder de ses terres collectives et partant lui enlever ses moyens de résistance à la conquête française, la paupérisation de notre peuple en le repoussant continuellement vers les terres intérieures arides et incultes.

Mon roman *Margueritte* avait permis d'ouvrir un débat intellectuel en France et à dans la sphère francophone. Il avait également réveillé les démons des partisans de «l'ancienne Algérie française». Ceux-là s'étaient pris à Charles-Robert Ageron dont les travaux historiques étaient jugés objectifs et qui m'avaient permis d'aller

au fond de cette praxis coloniale que cet historien analysait. D'ailleurs ses collègues ne le portaient pas dans leur cœur et à sa mort, ils n'avaient pas voulu honorer ses funérailles par leur présence. Ce fait m'avait été révélé par le propre fils de l'historien Ageron, un docteur en mathématiques, en retour du message de mes condoléances. Il suscita un intérêt certain en France, non pas qu'il faisait le procès moral de la France coloniale. Mais, l'insurrection de Margueritte avait révélé en 1901 le drame colonial d'Algérie. Car la France elle-même s'émancipait de sa barbarie dans la gouvernance de la plus grande colonie de son Empire colonial. Les classes intellectuelle et libérale en étaient scandalisées. De plus, la révolte était jugée en France par souci de faire respecter le droit à la défense des accusés pour crime d'État, atteinte à la souveraineté. Il existait une certaine dualité juridique. En ce sens le procès était de nature coloniale mais il était jugé en France. La politique coloniale barbare était condamnée en termes violents par des hommes politiques et de Lettres. Le désaveu de la Métropole pour la colonie était sans équivoque. Pour une fois, la menace que brandissaient les colons à chaque bras de fer avec le Gouvernement de Paris ne fonctionnait plus : «ou nous gérons l'Algérie comme nous l'entendons ou nous abandonnons l'Algérie». Pour la première fois aussi, les voix dénonciatrices de ce régime colonial d'exception disaient clairement : «Ou les colons changeaient de politique ou la France perdrait l'Algérie». Les femmes françaises ne restaient pas à l'écart de cet élan de solidarité. De Lyon, de Montpellier et de Lille, elles donnaient des secours, des vêtements, de l'argent pour payer les honoraires d'avocats pour les prisonniers de l'affaire Margueritte à la prison de Montpellier. Ceux-ci eurent aussi à passer un mois de carême et l'administration pénitentiaire leurs laissait les repas à part. Cet humanisme ne laissait pas indifférent un auteur qui plongeait corps et âme dans la mêlée de ces événements.

Les circonstances m'avaient amené à adopter Margueritte comme mon œuvre majeure dont je faisais constamment la promotion par des conférences aux universités et aux structures culturelles, des interviews aux journaux nationaux et étrangers, des émissions télévisées. En complément de cette vulgarisation, je publiais de longs extraits de mon texte sur mes sites, qui étaient sanctionnés par des commentaires élogieux et encourageants.

Au fond de moi-même, j'étais loin de l'écriture documentaire proprement dite. L'opportunité se présenta et je devais relever le défi. En effet, lors de ma conférence en 2019 au département d'histoire, à l'université de Khemis-Meliana, les professeurs et les doctorants m'avaient prié de récrire mon roman Margueritte en essai historique. Je m'engageais alors dans ce nouveau style et j'entrais dans l'écriture documentaire proprement dite. Au mois d'avril 2021, je publiais mon premier essai aux éditions l'Harmattan Paris, France, sous le titre *Le procès des*

*insurgés de Marguerite Cour de Montpellier 1902-1903*. Enfin, mes efforts venaient d'être couronnés. L'université de Khemis-Meliana, ne possédant pas de laboratoire d'histoire, je le proposais à l'université Abou Bakr Belkaid de Tlemcen qui l'accepta sur le champ. Poursuivant mes recherches, je fais la connaissance à distance de deux professeurs émérites en histoire coloniale de l'Algérie : Monsieur Arthur Asseraf à l'université de Cambridge eu Royaume Uni et Madame Jennifer Sessions, à l'université de Virginie aux Etats-Unis d'Amérique. Je leur avais annoncé ma dernière publication et je les ai priés de l'intégrer dans leurs travaux de recherche. Ils acceptèrent de bon gré. Jennifer me fait savoir qu'elle suivait mes publications et qu'elle avait déjà reçu l'ouvrage via l'éditeur l'Harmattan et qu'elle avait lu et apprécié mon roman Marguerite. Je peux alors me féliciter et dire bien haut que l'histoire des Righa sous le colonialisme français, citée brièvement par Charles-Robert Ageron, dans son œuvre *Les Algériens musulmans et la France 1871-1919*, éditions PUF, d'une part et d'autre part les quelques extraits des auditions des accusés au procès des insurgés à la Cour d'assises de Montpellier.

De nouvelles circonstances m'imposèrent de suivre l'écriture documentaire pour un nouvel essai historique publié en avril 2025 aux éditions le Lys-bleu Paris, intitulé *L'émergence du nationalisme algérien 1515-1953* Tome 1. Cet ouvrage apporte des preuves cinglantes et irréfutables que l'Algérie existait bien avant la conquête française en 1830 et que les prétentions territoriales marocaines sur le Touat, Bechar, Oujda Figuig et cetera. De plus, la frontière naturelle historique est bien le fleuve Moulouya jusqu'à Tindouf.

#### 2.4. Engagement de l'écrivain et réception de l'œuvre

**Ourida HEDDOUCHE** : Vos conférences et publications relèvent un attachement profond à la mémoire coloniale locale (Marguerite, 1901). S'agit-il pour vous d'un acte d'engagement intellectuel face à l'oubli historique ?

**Ahmed BENCHERIF** : L'oubli historique ? C'est bien le cas. En effet, mes conférences et mes publications d'extraits sur mes sites portent essentiellement sur Marguerite. L'insurrection des Righa n'était pas hélas connue, y compris dans son milieu propre. J'avais fait moi-même un modeste sondage à Ain-Torki, à Ain-Defla. Je fus consterné de découvrir le peu de gens qui en entendaient parler. Quelques-uns semblaient évoquer un lointain souvenir sous le nom altéré de «Magrit» pour désigner seulement le village. Pourtant, cette insurrection n'était pas si loin que ça dans le temps : un siècle et huit années dont soixante-deux sous la souveraineté nationale de notre État algérien. Pourtant, dans la wilaya même d'Ain-Defla, j'avais fait quatre conférences dont l'une à l'université de Khemis-Meliana. Pourtant dans les autres régions de notre pays, Marguerite est connue. Car, j'étais

parvenu à une étape de promotion de l'œuvre où mon nom personnel se trouvait associé à Margueritte.

La société civile avait, dès l'année 2002, édifié une stèle commémorative à Ain-Torki et des Moudjahidine déposaient annuellement à la date du 26 avril une gerbe de fleurs à la mémoire des martyrs de cette insurrection. Puis, elle organisait une grande aumône collective (WOUADA) avec de grandes festivités et de fantasia. Cependant, l'événement historique n'était pas relaté par une conférence ou même une courte intervention. Pourtant, la Bibliothèque Principale de Lecture d'Ain-Defla m'avait fait par deux fois la commande de livres des deux tomes que j'avais honorée.

On dirait que cette société est frappée d'amnésie pour méconnaître une date historique de grande importance. En tout cas, elle fait tout pour éviter qu'un conférencier vienne la relater. Sur l'une des trois conférences, je fus invité au centre culturel d'Ain-Torki le 11 décembre 2013 ou 2014, par Monsieur le Président de l'Assemblée populaire communale, une personnalité native d'Ain-Torki, entrepreneur de profession et qui avait accédé au rang électif de sénateur.

Je n'arrivais pas à comprendre ces aspects négatifs envers cette mémoire locale dont la société d'Ain-Torki et de la Wilaya d'Ain-Defla dans son ensemble. Ceci m'avait amené à prendre solennellement l'engagement intellectuel par rapport à cet oubli historique et faire vivre cette mémoire locale.

**Ourida HEDDOUCHE** : Vous avez participé à de nombreux colloques en Algérie et à l'étranger. Comment votre œuvre a-t-elle été reçue dans les milieux académiques et littéraires ? Vous sentez-vous écouté, reconnu ou marginalisé ?

**Ahmed BENCHERIF** : Mes conférences, qui dépassent la centaine, suscitent l'engouement et l'intéressement, au double niveau académique (universités, lycée, CEM) et littéraire. Aux premiers les salles de conférence ou amphithéâtres sont archicomblées. Quant aux autres espaces culturels, la présence du public est acceptable. Ceci tient à deux facteurs essentiellement : mon éloquence est excellente, soutenue par une gestuelle avenante et des interrogations lors de la prestation. Cela permet à instaurer une ambiance chaleureuse favorable à la transmission de mon message. A cela s'ajoute ma tenue vestimentaire qui est toujours classique, propre et bien assortie. J'estime que c'est là un témoignage de respect à mon auditoire.

Le deuxième facteur est le plus important. La thématique captive l'attention et retient les esprits en éveil. En général, elle se rapporte au cadre mémoriel. Parfois, le thème est spécifique et aborde un sujet ponctuel en histoire. Cependant, je suis invité la plupart du temps pour Margueritte. Celle-ci représente un intérêt

particulier pour sa propre thématique, qui bien qu'elle relève de l'histoire, il n'en demeure pas moins qu'elle demeure toujours d'actualité. Marguerite analyse le phénomène colonial en Algérie et cela à partir du modèle de la tribu des Righa. Je dispense des enseignements précis de manière claire sur les différents segments de cette praxis : le refoulement des populations, la dépossession des fellahs de leurs terres agricoles, le séquestre, la vente par licitation, le sénatus-consulte, le régime juridique d'exception, le code de «l'indigène», la paupérisation, l'écrasement fiscal, la diffusion de l'analphabétisme et de l'ignorance, les amendes, l'emprisonnement de la femme d'un musulman redevable fiscal pour son insolvabilité, le salut de l'administrateur, c'est-à-dire le HAKEM, le non droit à la défense auprès des tribunaux et cetera.

Ces connaissances sont généralement du registre des livres d'histoire. Je les ai mises en mouvement dans mon œuvre littéraire Marguerite. C'est pour cette raison qu'elle est volumineuse, structurée en deux volumes grand format, atteignant dans l'ensemble huit cents pages. J'avoue leur mise en forme romancière a été complexe et harassante.

**Ourida HEDDOUCHE** : Votre écriture vise-t-elle un lectorat algérien, maghrébin ou plus universel ? Quel type de public vous semble le plus réceptif pour ce type d'écriture historique et poétique en Algérie ?

**Ahmed BENCHERIF** : Mon écriture est destinée à un lectorat universel, j'oserai dire, quoique le français occupe le troisième ou quatrième rang mondial. Néanmoins, le phénomène colonial est un thème universel. L'Algérie est bien concernée pour l'avoir subi, repoussé et vaincu. Elle constitue une école dans la résilience. Ce n'est pas un hasard si le petit village aux États-Unis d'Amérique a été baptisé par ses promoteurs en 1846 du nom d'El Kader en honneur à l'émir Abdelkader, champion de la liberté. Il faut aussi noter les dizaines de peuples qui s'étaient inspiré du modèle de la révolution algérienne du 1<sup>er</sup> Novembre 1954 dans leur lutte de décolonisation. C'est le cas de la révolution canadienne aux années 1958-1960 dont j'avais dispensé une conférence au premier colloque national que j'avais organisé et présidé à Naama en 2021.

Le public, même profane, trouve intérêt sa motivation. Car, l'histoire représente la conscience humaine à mon sens et l'engagement intellectuel est le levier pour promouvoir les réformes sociales et mener une politique de cohabitation universelle et bannir la guerre dans le monde régler les conflits par la voie diplomatique.

**Ourida HEDDOUCHE** : Quelles difficultés rencontrez-vous aujourd'hui en tant que écrivain algérien de langue française ?

**Ahmed BENCHERIF** : Sur le plan linguistique, je suis l'écrivain exilé dans mon propre pays, en ce sens que l'outil de mon travail littéraire et autre se fait en langue française. En Algérie, mon lectorat potentiel est de ma génération et ces gens ne lisent plus, trop fatigués par la vie. En France, mon lectorat potentiel est divisé en extrême-droite et progressiste. C'est une douleur atroce que je vis à tout moment. Au cours d'une conférence que je donnais en français dans un centre universitaire, une étudiante s'était levée et m'avait carrément dit de conférer en arabe. Je reçus un affront insupportable.

## 2.5. Écrire aujourd'hui: transmission, mémoire et postérité

**Ourida HEDDOUCHE** : Vous avez donné de nombreuses conférences en Algérie et à l'étranger. Que retenez vous de ces échanges ? Avez-vous de nouveaux projets d'écriture ou des manuscrits en préparation ?

**Ahmed BENCHERIF** : Ma conférence à distance avec l'université de London Ontario Canada m'avait permis de faire connaître le phénomène colonial français dans notre nation qui en été martyrisée. Elle a été très appréciée à tel point qu'elle avait été publiée dans leur revue électronique «mouvances francophones». Mon interview en 2012 avec le plus grand quotidien au Maroc « L'Indépendant », qui a cessé de paraître, avait également interpellé la classe intellectuelle marocaine sur la colonisation en Algérie et le Protectorat au Maroc, dont les deux modes de gouvernance s'opposaient diamétralement :

-Dans notre pays, l'Algérie, c'était l'appropriation des terres agricoles sous le canon pendant que notre peuple menait sa guerre de résistance à la conquête française, puis sous l'empire des lois scélérates iniques injustes et injustifiées. La colonisation avait été instituée en système de gouvernance. Néanmoins, elle avait fait la guerre à une résistance farouche, pas seulement pour des facteurs de résilience et de bravoure, mais aussi pour l'unité territoriale de l'Algérie qui a été réalisée sous le baroud au début de la première moitié du XVI siècle.

-Au Maroc, la conquête française avait été réalisée en cinq ans et la monarchie, au bout de quelques batailles sans grande violence ni grandes pertes des deux côtés. Sur ce sillage, Lyautey avait unifié sous la force les petites capitales de deux petits États, Marrakech et Fez, qui s'opposaient depuis des siècles, quand ce n'était pas quatre mini États, jaloux de leurs propres prérogatives et qui refusaient tous les efforts d'unification entrepris par les sultans qui s'étaient succédés. La France avait institué une royauté de façade et conservait pour elle tout le pouvoir d'innover et de réformer. Cependant, la fragilité de la cohésion sociale persistait. En effet, le Protectorat a été secoué en 1923, date où le héros Abdelkrim El Khatabi avait

proclamé la République du Rif, qui représentait dans l'antiquité la Maurétanie Tingitane.

Mes conférences aux universités ont toujours pour thème le phénomène colonial français en Algérie. Car, il s'agit d'un roman historique et l'auditoire s'intéresse contrairement aux idées préconçues à l'histoire de notre pays. L'une d'elles a été pour moi une nouvelle expérience. En effet, la présentation de la nouvelle édition de Margueritte, sous le nouveau titre *Les Righa Algérie Tome I crime colonial*. C'était une véritable journée d'études sur la praxis coloniale avec ses segments d'accaparement des terres agricoles par la contrainte violente ou sous des lois non moins violentes. Des docteurs, des professeurs, des doctorants, des mastérants avaient activement participé aux débats qui étaient très riches.

Ces échanges me propulsaient toujours vers l'avant et à continuer à prioriser le roman historique pour diffuser par la lecture notre riche patrimoine. Elles m'ont également permis d'expérimenter le style d'écriture documentaire et pourquoi pas aller dans la voie de l'écriture d'Amin Malouf, membre de l'académie française, qui nous enchante de l'écriture engagée à l'écriture documentaire, à l'exemple de Léon l'Africain.

Ma verve continue. Dieu soit loué ! J'ai deux manuscrits sur la table : *l'émir Abdelkader, le Maroc entre mythe et réalité*. Sur le deuxième, je suis bien avancé. Comme son titre l'indique, le royaume marocain est construit sur des mensonges d'État. Cependant, ceux-ci ne m'ont pas motivé pour penser et à entreprendre d'écrire cet ouvrage. Les diffamations gratuites des voix du Makhzen sur notre nation et ses symboles, sa fondation même, à relever une troisième fois dans l'écriture documentaire et révéler la véritable nature de ce royaume qui avait été pendant toute son existence morcelé et souscrivait toujours aux prétentions coloniales des puissances internationales, principalement l'Espagne, la Grande-Bretagne, la France.

**Ourida HEDDOUCHE** : Quels conseils ou messages aimeriez-vous transmettre aux jeunes auteurs algériens qui souhaitent écrire sur la mémoire ou en langue française ?

**Ahmed BENCHERIF** : Que dirais-je des conseils d'écriture mémorielle à nos jeunes ? Il faudrait les acquérir déjà. Je les invite déjà à se méfier des documents d'histoire des auteurs français parmi lesquels, il existe un très grand nombre partisans de «l'Algérie française postcoloniale» dont il y a lieu de procéder à la décantation de ces textes. Il faudrait rechercher des écrivains neutres. Il en existe, mais en nombre restreint. Je connais au moins deux auteurs, professeurs, l'un à l'université de Cambridge au Royaume-Uni et l'autre à l'université de Virginie des

États-Unis d'Amérique. Le premier du nom d'Arthur Asseraf, la seconde Jennifer Sessions.

**Ourida HEDDOUCHE** : Quel rôle l'écrivain peut-il encore jouer aujourd'hui dans une société en mutation ?

**Ahmed BENCHERIF** : Le rôle de l'écrivain algérien dans notre société en mutation ? Pour le moment, l'écrivain algérien doit se contenter d'un rôle éducatif et transmettre ses connaissances sur notre passé de gloire ou épisodes de défaite, mais aussi sur la richesse de notre patrimoine culturel multidimensionnel, nos traditions, notre bravoure, notre résilience enfin de tout ce qui distingue l'Algérien des autres peuples.

**Ourida HEDDOUCHE** : Quel serait votre vœu le plus cher, en tant qu'écrivain témoin de plusieurs époques de l'histoire algérienne ?

**Ahmed BENCHERIF** : Mon vœu en tant qu'écrivain algérien ? Je ne saurais sélectionner l'unique. Mais, je dirai que dans chaque ville, village, hameau, douar, campement soit calligraphié le verset divin « Iqraa » lis de façon que tout un chacun parvienne à assimiler le sens de la patrie, de l'écriture, de la lecture pour parvenir à former un citoyen doté de capacités intellectuelles et physiques fortes pour le prémunir contre tout danger, tant qu'aucune nation ne soit potentiellement à l'abri d'un grave dommage.

**Ourida HEDDOUCHE** : Nous vous remercions pour votre disponibilité, votre générosité intellectuelle et la richesse de vos propos. Par cet échange, vous avez accepté de partager non seulement votre expérience littéraire, mais aussi une vision éclairée sur les enjeux de la mémoire, de la langue et de l'engagement dans l'écriture. Votre témoignage constitue un apport précieux à la réflexion universitaire sur la littérature maghrébine et les trajectoires d'écrivains de l'après-indépendance.

### 3. Conclusion de l'entretien : de la mémoire à l'engagement littéraire

L'entretien avec Ahmed Bencherif met en lumière la richesse d'un parcours d'écrivain profondément enraciné dans l'histoire locale, tout en s'inscrivant dans des problématiques universelles telles que la mémoire, l'exil et la création littéraire. À travers ses propos, se dessine la figure d'un auteur habité par le souci de transmission, animé par la volonté de ressusciter des fragments oubliés de l'histoire algérienne par le biais de l'écriture romanesque et poétique. Loin de se limiter à un simple exercice commémoratif, sa démarche vise à redonner une voix à des lieux, à des figures et à des événements marginalisés, en faisant de l'écriture un acte de réhabilitation symbolique.

Dans ce processus, la langue française, loin d'être réduite à son statut d'héritage colonial, devient sous sa plume un outil d'interrogation, de subversion et de réparation. Bencherif en fait un espace de création où se croisent vécu personnel, mémoire intime, destin collectif et souffle poétique.

Son œuvre illustre ainsi ce que Pierre Nora (1989) appelait des «lieux de mémoire» littéraires, où la littérature devient l'archive sensible de ce que l'histoire officielle tend à effacer. Le poète s'y révèle médiateur entre le passé et le présent, entre la parole individuelle et la mémoire collective. Cet entretien permet d'appréhender une voix singulière de la littérature algérienne d'expression française, ancrée dans la complexité postcoloniale du pays. Il rappelle que l'écriture peut être à la fois une forme de résistance et une modalité de reconstruction, dans un pays encore traversé par les silences du passé et les tensions de la langue.

Une double fidélité se perçoit : à sa terre natale d'Ainsefra et à une langue de l'Autre, celle du colonisateur, devenue matière poétique et critique. En assumant pleinement la complexité de son héritage historique et linguistique Bencherif incarne une écriture du seuil : à la fois témoins et acteur, poète et historien, voix discrète mais persistante d'une Algérie qui refuse l'oubli.

Son projet, profondément humaniste, transcende les frontières nationales pour rejoindre des enjeux universels : mémoire, justice, exil, dignité humaine. Ce faisant, il nous rappelle que l'écrivain, loin d'être un narrateur du passé, est aussi un veilleur des silences, un artisan de sens dans un monde en quête de mémoire.

Ce témoignage d'auteur, inscrit dans une démarche scientifique, constitue une ressource précieuse pour toute réflexion sur les rapports entre langue, littérature et mémoire postcoloniale en Algérie. Il invite à reconsidérer la place des auteurs comme Ahmed Bencherif, dans le patrimoine littéraire maghrébin.

**Propos recueillis par Ourida HEDDOUCHE**

## **Bibliographie**

### **-Ouvrages d'Ahmed Bencherif**

Bencherif, A. (2008). *Margueritte*. Tome 1. Paris : Publibook/Société des écrivains.

Bencherif, A. (2008). *La Grande ode*. Paris : Publibook.

Bencherif, A. (2009). *Margueritte*. Tome 2. Paris : Édilivre.

Bencherif, A. (2010). *Odyssée*. Paris : Édilivre - AParis.

Bencherif, A. (2013). *Hé! Hé! Hé! C'est moi qui l'ai tué*. Dar Errouh.

Bencherif, A. (2020). *Gétulya et le voyage de la mort*. Dar Errouh.

Bencherif, A. (2020). Gétulya et le voyage de la vie. *Mouvances Francophones*, 5(1). <https://doi.org/10.5206/mf.v5i1.9448>

Bencherif, A. (2021). *Le procès des insurgés de Margueritte Cour d'assises de Montpellier 1902-1903*. Paris : Éditions l'Harmattan.

Bencherif, A. (2021). *Margueritte revisitée, le 26 avril 1901*. Tomes 1 et 2, Almoutaqaf.

#### **Autres références bibliographiques**

Bhabha, H. K. (1994). *The Location of Culture*. London: Routledge.

Blanchet, Ph. (2012). *Linguistique de terrain, méthode et théorie*. Presses Universitaires de Rennes

Calvet, L.-J. (2010), *Histoire du français en Afrique, une langue en copropriété?*. Paris : Éditions Écriture.

Halbwachs, M. (1950). *La mémoire collective*. Paris : Les Presses universitaires de France.

Nora, P. (dir) (1997). *Les Lieux de mémoire*. Paris : Gallimard.

Petitier, P. (1989). *Les Lieux de mémoire*, sous la direction de P. Nora. In: *Romantisme*, 1989, n°63. Femmes écrites. pp. 103-110; [https://www.persee.fr/doc/roman\\_0048-8593\\_1989\\_num\\_19\\_63\\_5570](https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1989_num_19_63_5570)

Said, E. (1978). *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, [Orientalism, 1978], traduction de Catherine Malamoud, préface de Tzvetan Todorov, Le Seuil, 1980, (rééd. augm., 2003)

Le blog d'Ahmed Bencherif : <http://bencherif.unblog.fr>